

—A présent, vois-tu, tous les coups qui seront hors du rond ne compteront pas.
Les adversaires et les témoins partirent d'un éclat de rire, et le combat fut remplacé par un déjeuner.

Dialogue entre un nouveau directeur et une actrice *in partibus* :

—Maintenant que vous voilà le maître, j'espère que vous allez m'engager ?

—Moi ?... Mais non !

—Comment ! mais il y a trois mois, sur ma prière, vous avez fait cent démarches pour que votre prédécesseur m'engageât !

—C'est vrai... Alors, je ne pensais qu'à vos intérêts...

—Eh bien, et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, c'est différent... je ne pense qu'aux miens !

—Voyez comme vous avez tort de boire, disait-on à un homme ivre : le vin vous fait trébucher à chaque pas.

—Pas du tout, je n'ai pas tort de boire, répondit l'ivrogne ; mais j'ai tort de marcher quand j'ai bu.

Un jeune laboureur de Guyenne, après avoir servi comme soldat, alla mieux s'établir porteur d'eau à Paris, que de retourner chez lui avant d'avoir fait quelque fortune. Un officier, qui le connaissait, le trouva, un jour, dans l'exercice de son nouvel emploi.

—Eh ! te voilà ? Quel métier as-tu choisi là ?

—Monsieur, j'ai bien servi, comme vous savez ; et, pour ma récompense, j'ai dix mille écus sur la rivière de la Seine. Je ne saurais m'en défaire en gros ; je la détaille.

Le docteur Hough, mort évêque de Worcester, était le savant le plus doux et le plus aimable qu'il y eût. Il possédait un baromètre très-curieux : il l'avait payé deux cents guinées. Un jeune homme, dont la famille était très-attachée à ce prélat, passant un jour à Worcester, crut devoir lui faire une visite : il fut très-bien accueilli. Or, il arriva que le laquais qui lui avançait un fauteuil fit tomber le baromètre : l'instrument fut brisé en mille pièces. Le jeune homme, au désespoir d'être la cause innocente de l'accident, cherchait à excuser le domestique auprès de son maître, qui dit en souriant :

—N'en parlons plus ; le temps a été très-sec jusqu'à présent ; j'espère qu'enfin nous aurons de la pluie : je n'ai jamais vu mon baromètre si bas.

Piron s'étant avisé de plaisanter un homme qui n'entendait pas raillerie, celui-ci lui demanda raison de ses sarcasmes. Les deux champions partirent pour aller se battre hors de Paris. Piron, qui la soif pressait, s'arrêta à mi-chemin. Il entre dans le premier endroit, et y boit abondamment. Son camarade, marchant toujours, arrive tout en sueur au rendez-vous. Il se retourne pour voir si son adversaire le suit : point de Piron. L'homme revient sur ses pas ; il vole à la découverte, mais inutilement. De retour chez lui, la fièvre le prend, il se met au lit et meurt, en deux jours, d'une fluxion de poitrine. Piron en est instruit. Quelque temps après, plusieurs personnes lui demandent malignement des nouvelles de son affaire.

—Comment vous en êtes-vous tiré, monsieur Piron ?

—Fort bien ; j'ai enrhumé mon homme.

Deux hommes du peuple se querellaient.

L'un avait à la main un bâton dont il menaçait son adversaire, et l'autre n'avait rien.

—Lâche ! s'écriait celui-ci ; pose-la donc à terre, ta canne ; tu verras la scène changer.

Piqué d'honneur, l'interpellé jeta son bâton sur le pavé.

Le beau parleur, s'en emparant lestement, s'écria :
—Le te le disais bien, dindon ! que la scène allait changer ; c'est moi qui ai maintenant la canne ; c'est à toi de filer doux.

Un jour que Johnson était à table chez la célèbre mistress Macaulay, la conversation tomba sur l'égalité parmi les hommes. La dame soutenait que cette égalité était un droit commun à tous. Johnson, questionné, faisait les réponses les plus laconiques, dans l'espérance de faire changer une conversation qui l'ennuyait. Comme il vit qu'il n'y gagnait rien et que mistress Macaulay approfondissait de plus en plus la question, il se hâta de manger, se leva de table avec précipitation et pria un laquais de se mettre à sa place.

—Que faites-vous donc, docteur ? lui demanda la maîtresse de la maison.

—Madame, je pratique l'égalité que vous prêchez.

Un jeune employé, qui brillait souvent à son bureau par son absence, finit, après maintes admonestations, par être renvoyé de sa place.

Le jour où on lui apprit cette fâcheuse nouvelle, qui ne le surprit pas, il fit mine de s'emporter, et s'écria en présence de tous ses collègues :

—Ah ! l'on me renvoie ! eh bien, il en coûtera la vie à plus de cinq cents personnes ?

Le propos fut rapporté au chef de l'administration, qui, craignant de voir le jeune homme conduit par le désespoir à quelque extrémité fâcheuse, l'appela dans son cabinet.

Puis, prenant une figure sévère :

—Que signifie, lui demanda-t-il, la menace insensée que vous avez faite en disant que votre renvoi causerait la mort de plus de cinq cents personnes ?

—Ce que cela signifie ? répondit l'employé d'un ton goguenard. Mais cela signifie tout simplement que je vais me faire médecin !

OPINIONS DU SHAH DE PERSE SUR DIFFÉRENTES CHOSES SUR LES FAUX CHEVEUX EN PARTICULIER.—Le shah parle fort peu, et le dialogue pour lui consiste surtout en signes de tête qui ne peuvent le compromettre ni dans un sens ni dans un autre.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se passionne surtout pour les découvertes de la science moderne, se faisant donner toutes les explications possibles.

En revanche, ce qui le choque le plus, c'est le luxe de cheveux postiches déployé par les Européennes. A diverses reprises, il est revenu sur ce sujet, disant qu'il ne comprend pas comment on peut se surcharger la tête qu'une chevelure dont l'abondance ridicule crie d'elle-même au passant qu'il est dupe d'un mensonge.

On assure même que c'est là une des raisons pour laquelle le roi des rois a congédié les femmes de son harem, qu'il avait emmenées d'abord, il n'a pas voulu leur mettre sous les yeux des ridicules qu'elles auraient peut-être cherché à copier.

Autre détail.
Le shah se montre tout à fait stupéfait de l'importance des

boutiques de pharmacie et du déploiement de remèdes qu'on y fait dans d'innombrables bocaux. En Perse, en effet, toute la médecine se réduit à sept ou huit drogues, qu'on administre pour toute les maladies. Ainsi on n'a pas l'embaras du choix. Revenant sur ce sujet d'étonnement, il a dit cette phrase textuelle :

—Il faut que vos médecins soient de bien grands savants ou de bien grands fourbes.

LE SHAH ET SES FEMMES.—Il y avait dans la suite du shah quatre femmes que Sa Majesté avait désignées pour l'accompagner parmi les douze qu'elle possède. Mais elles n'auront pas vu longtemps le ciel de l'Europe : à peine arrivées à Moscou, elles ont été réexpédiées à toute vitesse dans leur beau pays.

Que s'est-il donc passé ?

Il paraît que, dès les premiers jours du voyage, ces dames s'étaient montrées très-difficultueuses sur les questions de transport et de logement. A Moscou, leur seigneur et maître, après les avoir d'abord installées avec lui au Kremlin, avait réfléchi que l'air de la campagne leur serait meilleur ; en conséquence de quoi il les envoya dans un petit harem disposé pour elles aux portes de la ville. Là-dessus nos quatre houris de jeter les hauts cris et de faire un tel tapage que le shah crut devoir se les faire amener au palais. Elles arrivèrent juste au moment où il se disposait à se rendre au théâtre. Une explication eut lieu, très-orageuse, dit-on, et dont la durée eut pour résultat de retarder d'une heure le départ du shah. Au retour, nouvelle scène, compliquée de jalousie. Sa Majesté ayant eu l'imprudence de laisser voir le plaisir que lui avait fait éprouver la représentation du ballet, la favorite et les trois autres sultanes lui signifèrent qu'elles voulaient, elles aussi, aller au théâtre. A cette injonction le shah ne répondit qu'en retournant le lendemain, — et naturellement sans elles, — à une seconde représentation du ballet. La révolte au sérail prit alors des proportions telles que, pour en finir, l'eunuque chef reçut l'ordre de reprendre, avec les insurgées, la route de Téhéran. Depuis ce temps-là Nassr-ed-Din voyage en garçon, et il ne s'en plaint pas.

REVUE ETRANGERE.

FRANCE.

L'Assemblée nationale s'est prorogée au 5 novembre prochain. Le 29 juillet, le président MacMahon a, à l'occasion de cette prorogation, adressé à l'Assemblée nationale un message dont le télégraphe nous a apporté le résumé suivant :

« Le président dit qu'il répond de l'ordre pendant les vacances de la Chambre et qu'il continuera à faire respecter l'autorité de l'Assemblée. Il signale les heureux résultats de la concorde entre le gouvernement et l'Assemblée, notamment le passage du projet de loi pour la réorganisation de l'armée. Parlant de l'évacuation du sol par les troupes allemandes, il témoigne sa reconnaissance à son prédécesseur, M. Thiers, pour avoir mené à bonne fin les négociations tendant à ce but ; il loue les départements de l'Est de leur héroïsme, et le peuple français de son patriotisme et de son abnégation dans l'épreuve prolongée qui lui a été imposée. Le pays, ajoute-t-il, ne perdra jamais le sentiment de sa dignité tant qu'il se souviendra de quel prix il a payé la paix. Mais de turbulentes manifestations de joie au sujet de cet événement seraient inconvenantes. La paix est la première des nécessités, et le gouvernement est résolu à la maintenir. Il reçoit chaque jour des assurances de la sincère amitié des puissances étrangères. Le président termine en déclarant qu'il continuera la politique indiquée par les votes fréquents et unanimes de l'Assemblée. Après la lecture du message, des acclamations sont parties des bancs de la droite et du centre. »

Une commission permanente a été nommée par la Chambre pour assister le président pendant la vacance et veiller au maintien de l'ordre ; il siègera tous les quinze jours.

Il se dit partout que le maréchal MacMahon, dans six mois d'ici, donnera sa démission de président de la République et reprendra le commandement de l'armée. L'établissement d'une monarchie en remplacement de la forme républicaine de gouvernement est considéré comme certain, et les organisateurs de la substitution projetée tiennent essentiellement à ce que, au moment où on cherchera à l'exécuter, MacMahon ait le commandement de l'armée, sur laquelle il jouit d'une grande influence.

L'extrême gauche se prépare à agiter la question de la dissolution de l'Assemblée dans les départements, pendant les vacances.

L'évacuation du territoire français s'accomplit rapidement. Les places de Nancy et de Belfort sont libres. Il paraît qu'avant de partir les Prussiens ont brûlé tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, comme en temps de guerre.

Une émeute a éclaté dans le département des Vosges.

Les paysans ont attaqué le sous-préfet aux cris de « vive Thiers ! vive Gambetta ! » Pendant que les Allemands évacuaient les Vosges, on a crié « Vive la Commune ! » Le préfet du département de la Haute-Loire a défendu de vendre dans les rues le journal radical *Le Peuple Souverain*.

ESPAGNE.

Don Carlos s'est emparé de la ville forte d'Estella et il a fait la garnison prisonnière. C'est un avantage important qui le rapproche de Pampelune et lui permettra d'en faire le siège en toute sécurité.

Les partisans de Don Carlos se croient sûrs de la victoire maintenant. Ils sont favorisés par les dissensions des républicains et les excès des internationaux qui à Barcelone, à Carthagène et à Séville se révoltent contre le gouvernement, et jettent la terreur parmi les gens de bien. A Séville, ils ont mis le feu pour empêcher que la ville ne tombât au pouvoir des troupes. En sorte que le gouvernement a à combattre non-seulement les Carlistes mais encore la canaille internationale.

ANGLETERRE.

On lit dans une dépêche de Londres datée du 29 juillet :

Le gouvernement demande qu'on élève à \$125,000 la pension annuelle du Duc d'Edinburgh à l'occasion de son mariage avec la Grande Duchesse Marie de Russie.

Dans la Chambre des Communes, M. Gladstone fit un discours pour presser l'octroi de la pension. Il cita de nombreux précédents et fit voir le caractère favorable de cette prochaine alliance. Les mariages, dit-il, ont rarement de nos jours une signification politique ou diplomatique, mais cette union, tout en étant inspirée par une affection mutuelle, formera un nouveau lien entre l'Angleterre et ce que quelques-uns regardent comme un Etat hostile. Elle produira un sentiment favorable à la Russie.

Aucun temps plus que l'époque actuelle n'est propice à une semblable alliance. M. Gladstone félicita vivement l'Empereur Alexandre pour l'émancipation des serfs.

Il proposa ensuite qu'une gratification annuelle de £25,000 fut accordée au Prince et à la Princesse, et £6,000 à cette dernière, dans le cas où elle survivrait à son époux.

En l'absence de M. Disraeli, le Très-Hon. M. Ward Hunt seconda la motion.

Le bill fut adopté le lendemain, 16 membres seulement votant contre.

UNE CLAIRVOYANTE.—M. Oliver Charlick, commissaire de police, a sa résidence à New-York dans la Trente-quatrième rue, près la Huitième avenue, mais il est depuis quelque temps avec sa famille à Flushing (Long Island.) Pendant la nuit de samedi dernier, une femme de chambre de Mme Charlick rêva que des voleurs s'étaient introduits dans la maison de New-York et avaient fait main basse sur divers objets. Sous l'impression de ce rêve elle vint dès le lendemain à New-York et, en entrant dans la résidence du commissaire, constata que des voleurs y avaient en effet pénétré par effraction la nuit précédente et avaient fait deux gros paquets de vêtements qu'une circonstance inconnue les avait contraints d'abandonner sur les lieux, en sorte qu'ils s'étaient retirés emportant pour tout butin un pistolet à monture d'argent appartenant à M. Charlick.

LE NOUVEAU BUREAU DE POSTE A MONTREAL.

Nos lecteurs savent que la pose de la première pierre du bureau de poste que le Gouvernement construit en ce moment à Montréal a eu lieu le douze juillet dernier. Ce splendide édifice sera situé sur la rue St. Jacques au coin de la rue St. François-Xavier, à l'endroit même où se trouvait autrefois la vieille Banque du Peuple. Il aura cent vingt pieds de front sur la rue St. Jacques et quatre-vingt-douze de profondeur sur la rue St. François-Xavier. Il sera en pierre de taille de première qualité et offrira le plus beau coup d'œil. Ce sera de la belle et bonne architecture, on y trouvera la solidité unie à l'élégance, le talent de l'architecte uni à l'habileté de l'entrepreneur.

La façade sur la rue St. Jacques sera majestueuse ; le style dorique a été choisi pour le premier étage, le deuxième et le troisième étages seront ornés de colonnes corinthiennes, de piliers et de sculptures d'une grande richesse. L'entrée sur la rue St. Jacques se fera par un vaste portique. Les corniches, les piédestaux qui supportent les colonnes, les tours et les cadres des fenêtres seront finement travaillés. Le toit sera français. La tour principale aura un cadran à trois faces. Mais la gravure que nous avons publiée dans notre dernier numéro montre mieux ce que sera ce bel édifice que nos paroles. Inutile de dire que l'intérieur sera digne de l'extérieur ; il sera divisé de manière à répondre à tous les besoins, à toutes les exigences du maître de poste le plus particulier.

M. H. M. Perrault, qui n'en est pas à ses premières armes ni à son premier triomphe, est l'auteur de ce plan magnifique et M. Allard, un homme d'une haute capacité et d'une intelligence peu ordinaire en est l'heureux contracteur, il est en société avec M. Dufort qui est fort estimé à Montréal.

Nous sommes certains que le bureau de poste de Montréal fera honneur à l'architecte et aux contracteurs et contribuera à rehausser la réputation des ouvriers canadiens.

NOS GRAVURES.

LE BALLON DU "DAILY GRAPHIC."

Le journal quotidien illustré que M. Desbarats a fondé à New-York s'occupe en ce moment d'un projet qui fait sensation dans le monde entier. Les propriétaires de ce journal ont entrepris de mettre à exécution le fameux projet du professeur Wise, de traverser l'Atlantique en ballon et de faire toutes les dépenses nécessaires pour l'accomplissement de ce projet. Ces dépenses seront d'au moins \$10,000.

L'appareil se compose d'un ballon de 160 pieds de hauteur et 110 de diamètre, du char ou de la chambre qui doit contenir les passagers et d'un bateau à naviguer s'il prenait envie au ballon de descendre dans la mer ; enfin d'un autre petit ballon de 40 pieds de hauteur destiné à servir de boussole en quelque sorte en faisant connaître les courants supérieurs de l'air.

L'une de nos gravures représente l'intérieur du char ; on voit qu'il est bien garni et pourvu de baromètres, de chronomètres, de provisions de toutes sortes, parachutes, lunettes marines, etc., etc. Un certain nombre de pigeons seront lancés de temps à autre pour donner des renseignements sur le voyage.

REVUE NAVALE A SPITHEAD.

C'est en l'honneur du fameux Shah de Perse que cette revue a eu lieu, le 30 juin dernier.

L'Angleterre a voulu donner au Shah une haute idée de la puissance de sa marine. On peut voir dans la gravure le yacht *Victoria* à bord duquel se trouvait le royal visiteur, passer avec *l'Alberta* et le *Vigilant* qui portaient les officiers du Shah entre deux longues rangées de vaisseaux de guerre. Le Shah a été frappé de l'apparence formidable de cette flotte et de la beauté du coup d'œil qu'elle offrait.

TRAIN-AMBULANCE.

Ce train-ambulance construit par la *Société de secours aux blessés* est une des choses qu'on a le plus admirées à l'Exposition de Vienne. C'est une des plus nobles inventions de la philanthropie. On peut se faire une idée du bien que feront ces hôpitaux ambulants en temps de guerre.